



Il y a 50 ans

Dans le brasier d'Alger la Noire

n°46 • mars 2012

CASEMATE

CASEMATE

it BD

**CANTELOUP
IZNOGOURD**

LE CHOC

Après Chabat et Gerra, un troisième prince de l'humour se met au service de l'œuvre du roi Goscinny



ET
Dany
Vivès
Dorison
Berberian
De Crécy
Delcourt
...

La Bataille

par Ivan Gil & Frédéric Richaud,
d'après le roman de Patrick Rambaud.
Extrait de Casemate 46 (mars 2012)



Trois morts à la SECONDE

Balzac rêvait de la raconter. Patrick Rambaud* l'a fait et a décroché le Goncourt en 1997. Aujourd'hui, l'écrivain Frédéric Richaud adapte en BD cette bataille napoléonienne d'Essling qui, pour un résultat nul, fit 45 000 morts français et autrichiens. Un théâtre sanglant dont les coulisses, comme le voulait Balzac, révèlent « toutes les horreurs et toutes les beautés d'une bataille ».



Que fait Napoléon sur les bords du Danube en mai 1809 ?

Frédéric Richaud : Les meilleures troupes françaises étant embourbées dans la guerre d'Espagne, l'archiduc Charles passe à l'attaque. Ça ne lui réussit pas trop. Les Français prennent Vienne et se massent sur la rive droite du Danube, face aux Autrichiens, sur la gauche.

Et il n'y a plus de ponts...

Plus de ponts, plus de barques, les Autrichiens pratiquent la politique de la terre brûlée, donnant à Napoléon un avant-goût de la campagne de Russie.

Toute l'armée impériale, du soldat au général, pille allègrement Vienne.

Ça rapine et ça cambriole à tout-va. On voit le général Masséna s'approprier une horloge de prix. Les chefs de guerre, qui ont établi leurs quartiers généraux dans les grands palais vien-



La Bataille #1/3, Ivan Gil, Frédéric Richaud, d'après le roman de Patrick Rambaud, Dupuis, 15,50 €, 16 mars.

nois, prennent tout ce qui est à prendre. *La Bataille* montre des hommes avec leurs faiblesses, leur violence, leur méchanceté. On est loin de l'image magnifiée de la grande armée napoléonienne tirée à quatre épingles et respectueuse des règles. Ce sont des soudards.

Dont certains vont en espadrilles !

« Dans Vienne occupée, ça rapine à tout-va. Masséna s'approprie une horloge de prix... »

Frédéric RICHAUD

Privé de ses troupes aguerries, Napoléon a réuni une armée importante, mais très disparate. L'argent manque, on n'a plus les moyens d'habiller tout le monde. Certains voltigeurs sont en espadrilles. D'autres vont en guenilles. Ils s'équiperont avec les vêtements des morts. Après chaque bataille, on récupère tout : les uniformes, les armes, des deux côtés. On verra un voltigeur, Paradis, ramasser, la nuit, les armures des morts.

Lors d'un pillage, vu comme un droit, un soldat menace de mort un officier. Est-ce crédible ?

Le trait est peut-être un peu forcé, mais à peine. Il y a une vraie promiscuité entre la troupe et l'encadrement. Depuis longtemps, ces gens se connaissent et montent au combat ensemble. Fayolle, qui défie le lieutenant-colonel Lejeune, est un person-

nage inventé, une espèce de rentre-dedans un peu fou comme il y en avait beaucoup.

Il viole une morte !

Cette scène, dans le roman, m'avait fortement impressionné. Elle ne choquera que ceux qui croient au mythe de la guerre propre. Des horreurs de ce genre, on peut en dénombrer des milliers dans chaque conflit.

On balance le corps d'un ennemi par la fenêtre !

La scène montre bien la violence absolue, le mépris absolu pour la vie.

Le général Molitor lance que les jeunes soldats « n'ont pas notre mépris ». Que veut-il dire ?

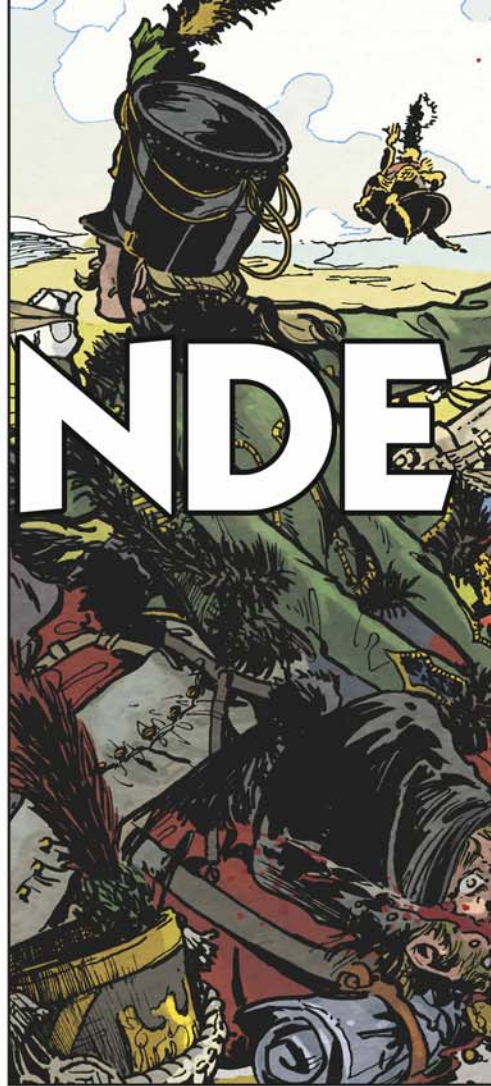
Il évoque à la fois le mépris de sa propre vie et de sa gloire. Le mot admiration est trop faible pour qualifier ce qu'ils ressentent pour leur empereur. Une absolue vénération. Leur vie est uniquement tournée vers la guerre et la victoire. Seul compte le succès militaire, la gloire de Napoléon. Personne ne rechigne à suivre cet homme qui lui mène à la mort.

Même les hommes de troupe ?

Oui. L'empereur est proche d'eux, présent

Trois CASQUETTES

Frédéric Richaud, 46 ans, ancien professeur de lettres, a lâché l'enseignement pour une triple casquette. : biographe (Luc Dietrich, Boris Vian), romancier (*Monsieur le Jardinier*, *La Ménagerie de Versailles*) et scénariste de bande dessinée. S'il livre des histoires originales comme *Le Maître de peinture* (dessin Michel Faure) ou *La Prison* (12^e tome de *Destins*, dessin Eugenio Sicomoro), il adapte également en BD certaines de ses œuvres, *Jean-Jacques* (avec Pierre Makyo, dessin Bruno Rocco), *Le Peuple des endormis* (dessin Didier Tronchet). Termine, avec Makyo, un album sur Voltaire annoncé en juin chez Glénat. Et attend avec impatience le retour de Tronchet des mers lointaines...





sur les champs de bataille. Il participe à sa façon aux combats. Lorsqu'un boulet fauche la jambe de son cheval, il faut que son état-major insiste pour qu'il se mette à l'abri. De ses hommes, il dit : « Je les tiens par le cœur. » Son passage parmi eux déclenche des explosions de joie incroyables de la part d'hommes qu'il conduit à la mort. Bien sûr, tous n'ont pas le mépris de la mort qu'affichent les officiers. Les désertions sont nombreuses des deux côtés. Lorsque des Autrichiens refluent, leurs généraux leur tirent dessus pour les renvoyer au combat. En France, pour ne pas être enrôlés, certains se cassent les dents. Ainsi, ils ne peuvent plus déchirer le sac de poudre qui sert à remplir le fusil. Durant la guerre de 14-18, d'autres se tirent une balle dans la main ou le pied pour échapper aux tranchées.

Quand le courage fléchit, reste l'alcool.

Dont on use et abuse. Le général Masséna s'écrie : « Saoulez-moi ces foutriquets et montrez-leur le drapeau ! » Napoléon aura une phrase terrifiante : « Monsieur le maréchal, combien d'hommes avons-nous à dépenser ? » Dépenser... Ce sont des pièces qu'on déplace et qu'on sacrifie.

Ça va être un carnage.

Trois morts à la seconde pendant les 30 heures de combat qui s'étalent sur trois jours. On compte, en gros, cinq blessés pour un mort... C'est à cette époque qu'on commence à s'occuper des blessés sur les champs de bataille. Un chirurgien de la Grande Armée, Dominique-Jean Larrey, a

« Napoléon a une phrase terrifiante : Maréchal, combien d'hommes avons-nous à dépenser ? »

Frédéric RICHAUD



lancé les premières ambulances chirurgicales permettant de soigner les blessés sur place. Mais, la plupart du temps, on les entasse sur des charrettes et en route pour les infirmeries.

Quels soins peut-on leur prodiguer ?

Un seul, l'amputation. Sans anesthésie. Larrey était célèbre pour couper un membre en une minute. Avec lui, on souffrait moins longtemps. Il fallait décider vite qui on allait tenter de sauver. La colonne des blessés était interminable. Cette folie d'hommes obligés d'agir dans l'urgence se retrouvait à tous les niveaux de l'armée.

Les corps-à-corps sont-ils fréquents ?

Fréquents et effrayants. Chaque affrontement commence pour un bombardement puis c'est l'assaut. Nous montrons une charge de cavalerie autrichienne. En face, les Français plantent la crose de leurs fusils dans le sol et tiennent bien haut leurs baïonnettes sur lesquelles viennent s'empaler les chevaux. Et c'est le corps-à-corps. La bataille d'Essling préfigure la guerre future. Verdun sera Essling à la puissance mille.

L'affrontement dans un chemin creux est terrifiant et fascinant !

C'est ce que voulait montrer Balzac, qui, un temps, a pensé raconter cette bataille. Il rêvait de nous « initier à toutes les hor-

reurs, toutes les beautés d'un champ de bataille ». Il avait raison. Je me suis surpris à raconter avec plaisir cet univers d'une violence inouïe. L'être humain est fasciné par l'esthétique de la guerre, l'uniforme, le sang. Les civils, du haut des murs de Vienne, contemplent le combat comme un spectacle. Les généraux, tenant les premiers rôles, ne peuvent décentement déchoir. Un général blessé demande à ce qu'on le maintienne sur son cheval pour ne pas désespérer ses hommes. Tomber serait du plus mauvais effet. Il faut tenir jusqu'à la fin de la représentation. Ensuite, on aura tout le temps de mourir.

Votre Napoléon a l'œil méchant et le langage d'un soudard.

Il peut se révéler extrêmement méchant et vulgaire. Son langage est celui d'un militaire, orduier. Il écorche les noms propres. Cavalier maladroit, il tombe régulièrement, mais ne veut pas que cela se sache.

Le lieutenant-colonel Lejeune, lui, est un artiste.

Ces officiers n'étaient pas que des soudards. Lejeune a introduit l'estampe en France. Beau, extrêmement cultivé, il écrit bien et c'est un excellent dessinateur. Mais aussi un homme de guerre. Masséna, comme d'autres, est homme d'excellente culture. Ce qui ne l'empêche pas d'être prêt à toutes les horreurs sur un champ de bataille.

Ces hommes, dans leurs uniformes, avaient une sacrée gueule !

Le dessinateur Michel Faure m'a fait découvrir, à La Défense, le salon des nostalgiques



C'EST QUI, CEUX-LÀ ?

LES CUIRASSIERS D'ESPAGNE...

de l'Empire. Certains vouent encore à l'empereur une admiration incroyable. On en découvre certains habillés en grognards, chaussés de bottes à talons immenses, portant des chapeaux tout en hauteur comme les Queen's Guards de Buckingham. Ainsi équipés, ils dépassent allègrement les deux mètres. Imaginez la terreur que leur vue devait déclencher parmi la population et les armées plus faibles !

Revenons à la bataille. Quelle est la stratégie de Napoléon ?

Appliquer un plan qui doit convaincre l'archiduc Charles que, lui, l'empereur, est devenu fou. Pour cela, il fait construire deux ponts flottants, un immense jusqu'à l'île de Lobau, l'autre, moins long, de l'île à la berge tenue par les Autrichiens. 30 000 Français traversent, investissent deux villages. Ces troupes s'étalent de l'un à l'autre, le dos au fleuve, bien fragiles. Les Autrichiens ne résistent pas à la tentation et attaquent. Napoléon n'attend que cela pour faire traverser

« Masséna réclame des boulets. Il n'y en a plus. Tant pis, lance-t-il, nous nous battons avec des bâtons ! »

Frédéric RICHAUD

le gros de ses troupes – 60 000 hommes – et prendre le dessus.

Ça marche ?

Ça rate, car les Autrichiens lancent, en amont du fleuve, des barques chargées de pierres qui démantèlent les ponts flottants. Les Français ont bien tendu des chaînes en travers du fleuve, mais c'est insuffisant. D'autant que, pour en finir, les Autrichiens chargent un moulin en bois sur quelques bateaux, l'enflamment et envoient ce brûlot sur l'ouvrage français.

Piégeant les Français sur la rive gauche !

Masséna, Molitor, Lannes – qui y laissera sa peau – tiennent les villages et ne cèdent pas. Masséna réclame des boulets pour ses canons. L'empereur lui fait répondre

qu'il doit se débrouiller jusqu'au lendemain, le temps que les ponts soient rétablis. Masséna répond : « Alors nous nous battons avec des bâtons. » Et il tient.

Comment se termine cette bataille ?

Par un match nul, chacun se retrouvant sur sa berge. Pertes : 24 000 tués du côté autrichien, 21 000 du côté français. Sur l'île de Lobau, Napoléon semble perdu. Que faire ? Rester, lécher ses plaies ou se retirer ? Il demande conseil au général Masséna qu'il tutoie et appelle André. « Tu es mon seul ami, le seul qui ne me ment pas. Que dois-je faire ? » Masséna propose de transformer l'île de Lobau en petite ville en attendant l'arrivée d'armées françaises, dont celle d'Italie. Et ensuite de reprendre l'offensive.

Les Autrichiens vont laisser faire ?

Eux aussi pansent leurs plaies, eux aussi attendent des renforts. C'est un moment d'histoire extrêmement fascinant. Les renforts français arrivent. En septembre, Napoléon reprend l'offensive et balaie les troupes de l'archiduc. C'est la bataille de Wagram. L'Empire est à son apogée. Moins de 3 ans plus tard, Napoléon lancera près de 700 000 hommes dans la terrible et funeste campagne de Russie...

Allez-vous abandonner cette période à la fin de ce triptyque ?

Pas sûr. J'ai très envie de suivre Lejeune durant les guerres napoléoniennes suivantes. Et il y a d'autres œuvres de Patrick Rambaud sur cette époque, aussi passionnantes, même si elles n'ont pas décroché le Goncourt ! *Il neigeait*, sur la campagne de Russie, *L'Absent* sur l'exil à l'île d'Elbe, *Le Chat botté* se déroulant dans le Paris d'avant l'Empire...

Propos recueillis par Jean-Pierre FUÉRI

* Interviewé dans Casemate 45 pour sa Cinquième chronique du règne de Nicolas 1^{er}.



COUPS DE CHANCE

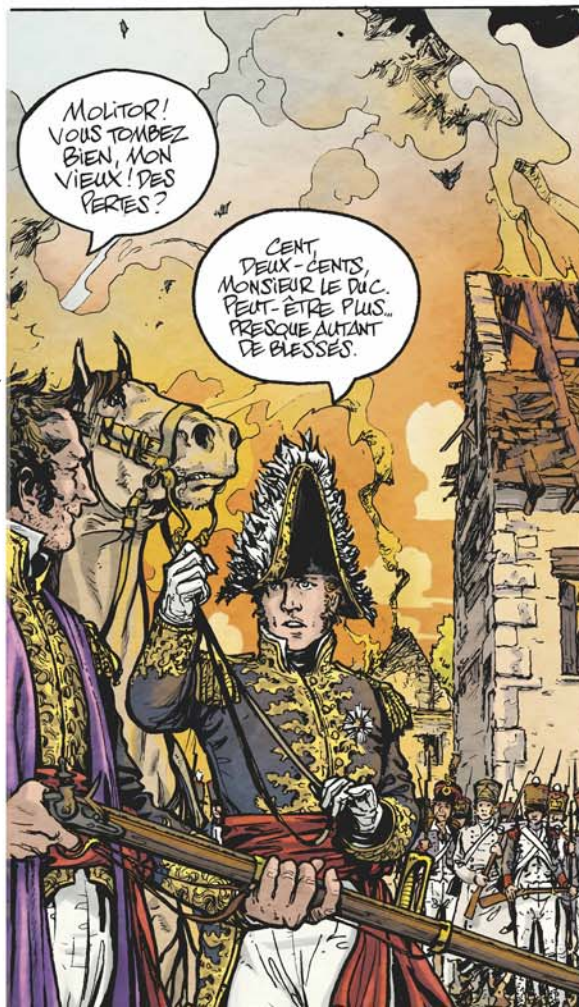
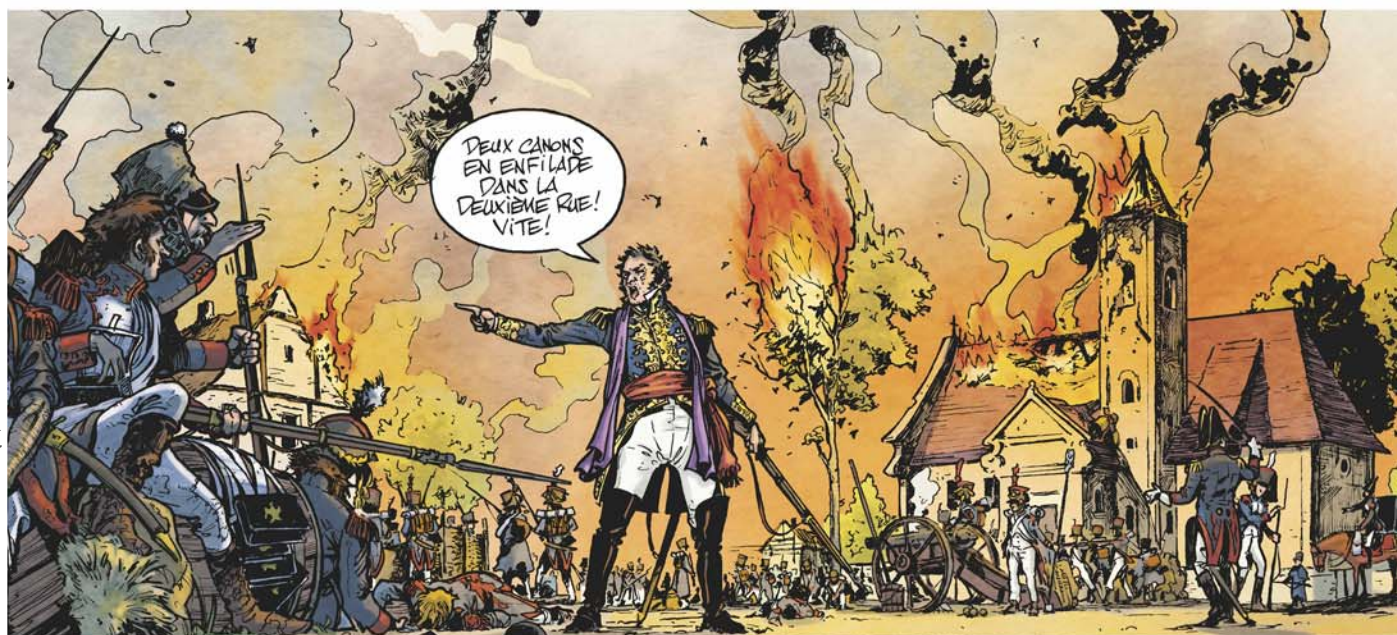
Ivan Gil : Ma présence sur cette série, ma première bande dessinée, est due à une série de coups de chance. En 2007, à Angoulême, je passe de longues heures à faire la queue pour montrer, sans résultat, mes illustrations à tous les éditeurs... sauf à Dupuis. Espagnol ignorant du marché franco-belge, j'étais persuadé que cet éditeur ne publiait que des BD pour enfants. Le lendemain, je vois, dans la queue devant Dupuis, un garçon avec qui j'ai sympathisé la veille. On discute, la queue avance et je me retrouve sur le stand Dupuis. Et là, miracle, mon travail intéresse un certain José-Louis Bocquet. Un an après, il m'offre la chance de participer à un test pour "La Bataille". Et je suis choisi.

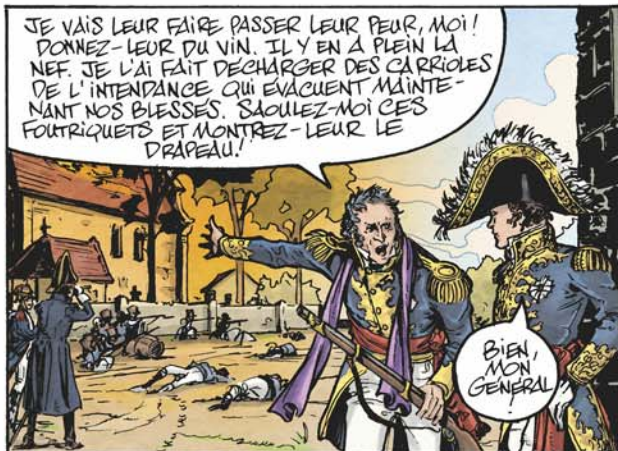
ESPAGNOL OU FRANÇAIS...

J'adore l'histoire militaire, la stratégie et les wargames. L'époque napoléonienne en est remplie. L'Espagne y a sa place, même si mes compatriotes n'en gardent pas un excellent souvenir. Mais, avec du recul, on comprend que les hommes sont les mêmes partout. Partisans ou soldats, ils sont entraînés par la folie de leur époque et s'affrontent avec la même bravoure.

LE PIRE ENNEMI

La documentation est le pire ennemi de l'esprit créatif. Cette époque est lointaine dans le temps, mais proche par son image, car tout, des uniformes aux briquets, a été répertorié. J'ai passé deux mois à regarder films et documentaires - à lire livres d'histoire et bandes dessinées sur le sujet. Et puis, nouveau miracle, est paru un livre sur la bataille d'Essling, vite devenu ma bible.





PEAU DE LÉOPARD

Ivan Gil : Admirez le tapis de selle de l'officier. C'est une peau de léopard. Les officiers en raffolaient. Aujourd'hui, des fanas de reconstitutions historiques achètent ou fabriquent des uniformes à l'ancienne. D'une variété folle, ceux de l'époque napoléonienne sont particulièrement prisés. Même si j'ai travaillé auparavant pour le petit monde des soldats de plomb qui m'a inoculé l'amour des uniformes, mon scénariste est très clair : je ne dois pas devenir esclave des équipements. Ça tombe bien, car je les préfère pas trop rutilants. J'essaie de rendre mes soldats réels, sales, avec des uniformes abîmés ou incomplets. On s'habille comme on peut, en complétant son équipement avec des éléments d'autres régiments, ou pris sur l'ennemi mort ou blessé.

VISEZ L'ÉCHARPE

Non, l'écharpe violette de Masséna ne fait pas partie de l'équipement de base d'un général d'Empire. Il vous faudra lire l'histoire pour en connaître l'origine. Disons qu'elle doit beaucoup à la personnalité de l'homme de confiance de Napoléon.

ÉCLAIRAGE

À propos de couleur, trouver le bon coloriste fut un exercice difficile. Jusqu'au test magnifique et impressionnant d'Albertine Ralenti. Elle a trouvé la palette qu'il fallait pour rehausser, rendre formidablement riche cette histoire si adulte, si historique, si noire. Je l'ai aidée pour les lumières et les ombres, lorsque celles-ci se révélaient indispensables pour rendre plus lisibles certaines planches qui devenaient difficiles tant elles étaient remplies de personnages.

CHEVAL DE RETOUR

Je dessine les chevaux depuis l'âge de 4 ou 5 ans. Pourtant, il reste toujours des choses à améliorer. Pour moi, ils sont (presque) une récréation : je les dessine sans référence obligée. Très agréable.

BOULET, OÙ ES-TU ?

Ivan Gil : Belle scène, non ? Sa composition, point par point, est l'œuvre de Frédéric Richaud. Toujours très précis, très clair. Ce ne fut pas une des cases les plus difficiles. Des personnages figés, un cheval, l'empereur... et beaucoup de fun ! Personne ne comprend tout de suite qu'un boulet vient de casser une jambe du cheval de l'empereur avant d'emporter au moins deux têtes de grenadiers. D'où vient le boulet ? D'où est-il allé ? Regardez bien, vous le verrez. Je suis incapable de vous dire combien de temps m'a pris cette image. Je travaille toujours sur plusieurs planches à la fois et passe d'une case à l'autre selon mon humeur.

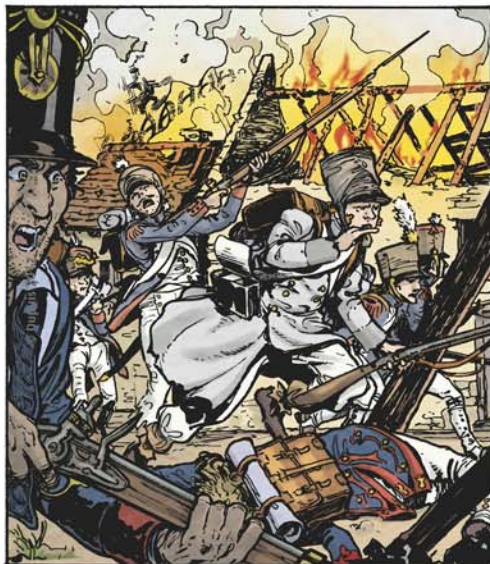
UN PEU À L'OUEST

Après avoir vu des films et des tableaux, lu le livre de Patrick Rambaud, j'avais bien en tête mon Napoléon. Un homme expressif, dur, très italien, un peu en marge de la réalité après avoir été un géant pendant tant d'années. Pour lui, comme pour les autres personnages historiques, j'ai réalisé beaucoup d'ébauches avant de me sentir à l'aise. C'était évidemment beaucoup plus facile avec les personnages imaginaires !

À LA MAIN

Je travaille en traditionnel, au crayon, feutre, marqueur, pinceaux etc. Et les corrections sous Photoshop. Je dessine parfois sous Photoshop ou Painter, mais rarement, me sentant plus à l'aise avec une feuille de papier à dessin devant moi. J'ai déjà bien avancé mon travail sur le tome 2 et je travaille sur le story-board du tome 3. Les lecteurs n'attendent pas trop... À part les samedis matins où j'enseigne et quelques pages d'illustration ou de concept design, je consacre tout mon temps à "La Bataille".





S'EN IMPRÉGNER

Ivan Gil : Une scène de bataille, mais statique. Chacun sur ses positions. Après avoir lu le script, je dessine de petits story-boards pour que le script devienne pour moi un monde réel. Je m'imprègne de l'atmosphère des scènes qui m'apparaissent, je cherche ma docu. Puis je découpe sur un petit format et l'envoie pour aval à Frédéric.

MON PRÉFÉRÉ

Vous découvrez Paradis, le soldat rouquin en blanc. Mon personnage préféré, un jeune campagnard qui n'a pas les yeux dans sa poche. Embrigadé dans un combat qui le dépasse, il pourrait être vous ou moi. Il est très facile de s'identifier à lui, de le comprendre, d'avoir peur quand il a peur. Il souffre quand les chevaux dévastent un champ de blé mûr. Il comprend que le silence des oiseaux signifie que l'ennemi approche.

AU BISTROT

J'aime réaliser les premières étapes de mon travail dans un bar. Dessiner mes story-boards devant un bon café. Je retourne dans ma cave pour la mise au net. Je n'aime pas trop la solitude, peut-être, un jour, irai-je travailler en studio. Cela doit vous stimuler la création.

PRÊT À CONTINUER

On n'en est pas encore là, mais, après cette trilogie, j'adorerais continuer à travailler avec Frédéric sur les autres œuvres napoléoniennes de Rambaud, ou sur autre chose de similaire. Je me sens paré. Ce ne fut pas toujours le cas. Je me revois hésitant sur mon style, mes influences allant du manga au comic. Ou devant reprendre de fond en comble des pages déjà finies parce que Frédéric et moi venions de déceler des erreurs de documentation. Aujourd'hui, tout ça me paraît à la fois très proche et très lointain. J'ai 33 ans et je viens de donner à Casemate ma première interview d'auteur de bande dessinée !